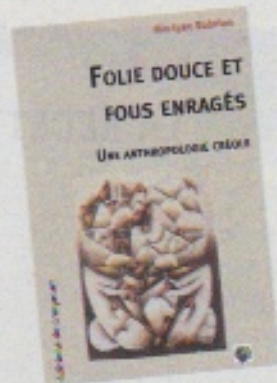


La folie, version créole



Marlyse Dabrion a travaillé pendant 25 ans comme infirmière en psychiatrie. Docteur de l'université René Descartes, Paris V en sciences sociales, cette boulimique du « donner et recevoir du savoir », a publié une douzaine d'ouvrages à destination des acteurs de la santé. « Folie douce et Fous enragés », aux éditions du Croquant est l'un de ses rares écrits entièrement dédiés à la Guadeloupe.

PAR MARIE-FRANCE GRUGEUX-ETNA



Il y aurait donc une interprétation créole de la folie, différente de celle de l'Hexagone ?

Mon livre aborde les multiples représentations de la folie, de « la folie douce » au « fou enragé ». C'est une hiérarchie implicite, bien enfouie dans le subconscient. Un enfant qui souffre de folie « douce » ou incurable, risque d'être emmené à Haïti par l'un de ses deux parents, ou les deux et même s'ils sont Guadeloupéens. J'ai déjà été confrontée à cette situation. La façon dont la population codifie la maladie n'est pas scientifique mais se rattache bien plus à des rites de sorcelleries, de quimboiserie et de magie. Et l'interface est difficile à trouver avec le psychiatre. Une réalité qui fut la mienne pendant plus de 11 ans et qui a donné lieu à ma thèse en anthropologie, soutenue en 1995, à Paris V.

Portez-vous un jugement sur la

manière dont la folie est interprétée aux Antilles ?

Je n'ai ni une posture idéologique, ni ésotérique. Je m'en tiens à une analyse anthropologique. J'ai toujours gardé mes distances par rapport à l'interprétation locale mais je ne porte pas non plus de jugement. Je connais une psychiatre qui a fait ses études dans l'Hexagone, tout en partageant l'origine magique de la folie. Elle soigne ses patients sans rejeter le fait que certains sont peut-être ensorcelés. Les indiens de Guadeloupe sont catholiques tout en priant plusieurs dieux. Ce travail d'investigation n'est donc pas linéaire. C'est un schéma en réseaux avec plusieurs entrées et sorties. D'ailleurs, il y a toujours des nœuds quand on parle de folie car les choses sont complexes. Et cette perception autochtone se situe hors de la nomenclature scientifique des pathologies mentales.

Pensez-vous que les jeunes étudiants ont cette sensibilité aux nuances locales ?

Dans le monde de la psychanalyse, les jeunes infirmiers connaissent peu ou mal la folie. C'est pourquoi j'ai voulu écrire ce livre, pour alimenter leurs connaissances à partir des miennes. Ici, les recherches sur ce thème sont rares. En comparaison, les haïtiens écrivent énormément, ils sont passionnés par ce thème comme les anglophones.

Les sociétés créoles sont nées de la rencontre violente entre les peuples indigènes et les colonisateurs puis des esclaves déportés. Peut-on retenir cette histoire comme annonciatrice des diverses formes de folie en Guadeloupe ?

Au niveau de l'inconscient, la rencontre violente entre les peuples, puis ensuite la colonisation peut être annonciatrice d'une forme de folie. Ce n'est pas sans fondement que l'INSEE nous classe comme le département le plus violent en France. Maintenant, il n'est pas possible de ramener la maladie mentale à une cause unique qui serait la violence. Les comportements humains déviants reposent sur des faits réels où s'entremêlent les représentations collectives solidement ancrées.

Dans quel état d'esprit avez-vous écrit ce livre ?

Je veux que tout étudiant classe mon ouvrage comme ethno-psychiatrique. J'aborde des questions délicates qui sont en même temps universelles. « Nous sommes tous fous en Guadeloupe, il faudrait ériger un mur tout autour de ce pays pour nous enfermer ». Ce sont les paroles d'un médecin qui m'ont obsédée pendant des années. C'est peut-être ce qui m'a incitée à mener cette enquête pour mettre en exergue une réalité socio-culturelle si particulière. ■